

Dieu, et les yeux de l'âme fixés sur la patrie céleste, elle achève sa douce agonie, en vivant, dès ici-bas, de la vie des Anges !

Mesieurs, remontez votre grand fleuve jusqu'à sa source au delà du Lac Supérieur, et voyez son humble commencement. Mince filet d'eau d'abord, il croît insensiblement au milieu d'une nation grandiose et sauvage. Bientôt son cours devient plus impétueux à mesure que les obstacles l'arrêtent ; il les franchit en s'élargissant la lutte le fait grandir. Entendez-le passer en bondissant au-dessus des cataractes et puis vous allez le voir rassembler la masse de ses eaux et suivre avec une calme majesté, d'un bout du pays à l'autre, le cours que Dieu lui a tracé, en répandant partout la vie et l'abondance.

Ne serait-ce pas là l'image de l'Œuvre ?

Elle aussi n'est-elle pas appelée à répandre partout la vie et l'abondance ?

Qu'elle soit donc bénie et trois fois bénie cette Œuvre de charité, cette œuvre d'Union. Qu'elle prospère et grandisse pour la gloire de la Religion et le bonheur du pays !

Mesieurs, par la puissante impulsion que vous avez donnée aux Lettres, non seulement vous leur avez élevé un temple, ce qui était beaucoup, mais vous avez encore créé une littérature nationale, ce qui est plus.

Ce que vous avez fait pour les Lettres, vous pouvez le faire pour l'Œuvre d'Union de prières.

Quand vous en serez devenus les apôtres, quand l'Œuvre au lieu de compter neuf mille soldats dans ses rangs, en verra vingt-mille, trente mille, quarante mille et davantage, car il y a de la place, et place pour tous, elle étendra ses puissantes racines sur tout notre sol, et vous aurez bien mérité du pays et de Dieu !

#### UN NEVEU INGRAT ; L'HÉRITAGE D'UN ONGLE.—SOT ORGUEIL.

Le convoi du chemin de fer venait de toucher à la station de \*\*\* et d'y déposer son contingent de voyageurs. Le débarcadère, un instant encombré par la foule des arrivants et des gens venus pour les attendre, s'était peu à peu dégarni, si bien qu'enfin il ne resta plus dans la salle que deux individus, dont un vieillard vêtu comme les habitants aisés du pays, et qui semblait venir au-devant de quelqu'un, puis un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à face large et rougeaude, et qui paraissait, au contraire, attendre là que l'on vint le chercher.

Après un moment d'hésitation, le vieillard s'approchant avec respect du personnage joufflu, lui dit :

Pardou, Monsieur, n'est-ce pas à M. Clément \*\*\* que j'ai l'honneur de parler ?

A lui-même, bonhomme, répondit le voyageur avec un air de suffisance assez peu en harmonie avec l'expression naturellement débonnaire de sa physionomie.

Puis il ajouta : c'est sans doute vous qui êtes Mr. Martin ?—

Où, Monsieur, pour vous servir.—

Le jeune homme reprit aussitôt sur le même ton.

Parbleu, Monsieur Martin, j'ai cru un instant que vous alliez me faire attendre. C'est un singulier début pour gagner mes bonnes grâces."

Au lieu de répondre, le vieillard, courba la tête d'un air profondément affligé, et conduisit le nouveau débarqué vers un vieux carrosse, suspendu sur son train massif par de larges courroies et attelé d'un cheval à rustique encolure.

Voici votre voiture, Monsieur, si vous voulez prendre la peine de monter, j'aurai l'honneur de vous conduire aux Eclusettes,

"Ca, ma voiture ! Mais on va me prendre dans le pays pour quelque maquignon en voyage !

Pourtant, comme il n'y avait pas à choisir, M. Clément monta, en faisant une dédaigneuse grimace.

Le vieillard prit place à côté de lui ; et le lourd véhicule, partant au petit trot, suivit un instant la grande route, puis disparut dans un chemin de traverse.

Naguère encore, M. Clément \*\*\* qui tranchait ainsi du grand seigneur, était employé dans une maison de ferronnerie de la grande ville, et c'était le plus simple et le meilleur garçon du monde.

Quoi donc avait pu amener en lui cette subite transformation ?...

Il était, tout simplement, devenu riche depuis l'avant-veille, et l'on comprend que le possesseur de 15 ou 20,000 francs de rentes ne pouvait conserver les allures du simple employé sans manquer au décorum.

M. Clément était donc, comme nous venons de le dire, commis dans une maison de commerce, lorsque quelques jours avant ce que l'on vient de lire, il reçut d'un homme d'affaire une lettre qui lui apprenait qu'un oncle, dont il avait bien entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas, venait de mourir, en l'instituant son légataire universel, au détriment d'une multitude de cousins, cousines, etc. ; qu'il eût donc à partir pour le lendemain, par le convoi de neuf heures du matin, et que Martin, le serviteur de confiance du défunt, l'attendrait au débarcadère pour le conduire à \*\*\* , domaine moitié ferme et moitié château, qui avait été la demeure de son oncle et qui constituait la plus forte partie de l'héritage.

Ebahi d'une pareille aubaine, le jeune homme n'avait donc eu garde de manquer aux prescriptions de la missive ; il s'était mis en route et il avait trouvé le domestique à son poste.

Quand on fut arrivé à \*\*\* , le vieux Martin fit au nouveau châtelain les honneurs de son domaine ; d'abord il lui présenta tous les domestiques, et puis il l'introduisit dans les appartements.

"C'est ici la chambre à coucher de votre oncle."

Et en prononçant ces mots il se découvrit en entrant dans une vaste pièce meublée à l'antique ; "c'est ici qu'il est mort, il y a dix jours." Mais le jeune homme, au lieu de se sentir ému en entrant dans l'appartement de son bienfaiteur, jeta sur tout ce qui l'entourait un regard méprisant et s'écria :

Je n'en fais pas compliment au bonhomme, car tout cela est affreusement laid.

—Pourtant, Monsieur, c'est ce qu'il y a de mieux ici, et si vous ne vous y trouvez pas bien, je ne sais vraiment pas où vous pourriez vous loger.

—Moi ! demeurer ici, vous n'y pensez pas, j'espère ! A nous autres, jeunes gens, c'est la grande ville qu'il nous faut ; aussi vais-je m'empresser de mettre cette bicoque en vente.

—Vendre cette propriété, ce château auxquels votre oncle tenait tant ! mais c'est impossible ! Et nous tous, qui sommes ici depuis tant d'années, et qui comptons bien y finir nos jours, qu'allons-nous devenir, mon Dieu !

—Monsieur Martin, trêve d'observations et de jérémiades, s'il vous plaît ; faites-moi servir à dîner, et puis vous me conduirez chez mon notaire."

Après avoir fait le plus grand honneur au repas qu'on lui servit, quoiqu'il eût l'air de trouver la chère mau-

vaïse et les vins pitoyables, le légataire, toujours accom-